

# Hitch hike

VALÉRIE MRÉJEN

« Le voyage en voiture et ses rencontres occasionnelles, voyageurs pris en stop sur le bord de la route ou caavales improbables d'êtres réunis par le hasard et embarqués vers une même destinée, échanges aussi intimes qu'inattendus dans l'espace exigü d'un véhicule roulant... »

Valérie Mréjen a composé pour Ciclic 5 nouvelles inédites, en écho à 5 road-movies mythiques, abordant chacun à leur manière la crise existentielle, la dérive, la fuite. Elles seront lues lors de 5 rendez-vous en région Centre-Val de Loire, liant littérature et cinéma, lectures et projections ; des rencontres aussi insolites qu'un voyage en autostop.

Valérie Mréjen est née en 1969 à Paris. Issue d'une école d'art, elle s'intéresse dès ses débuts à différents moyens d'expressions pour mieux explorer les possibilités du langage. Elle commence par éditer quelques livres d'artiste avant de tourner ses premières vidéos. Ses travaux ont fait l'objet de nombreuses expositions en France et à l'étranger, notamment au Jeu de Paume en 2008. Elle a réalisé plusieurs courts-métrages, des documentaires (*Pork and Milk*, 2004, *Valvert*, 2008) et un long métrage de fiction, *En ville*, co-réalisé avec Bertrand Schefer et sélectionné à la Quinzaine des réalisateurs à Cannes en 2011. Elle a publié *Mon grand-père*, 1999, *L'Agrume*, 2001, *Eau sauvage*, 2004, aux éditions Allia, et *Forêt noire*, 2012, aux éditions P.O.L. En 2014, elle a mis en scène pour la première fois un spectacle tout public, *Trois hommes verts*, crée au Théâtre de Gennevilliers.



Régis d'Audeville

Un projet Ciclic, avec le soutien de la Région Centre-Val de Loire. Ciclic est un établissement public de coopération culturelle créé par la Région Centre-Val de Loire et l'Etat. Création graphique Ciclic, 2015. Impression : Imprimerie des Hauts de Vilaine.



une édition çilçilç

# Hitch hike #2

## Autofiction VALÉRIE MRÉJEN

Un bar PMU de province. C'est le moment des courses. Des tickets jonchent le sol. Brouhaha des joueurs en ébullition qui ont provisoirement abandonné leurs demis et leurs cafés. Seuls au comptoir, de dos, deux hommes en costumes sombres et élégants finissent leurs cafés, indifférents à l'agitation de la salle où la voix du commentateur exalté et les réactions de joueurs vont crescendo.

Le plus âgé des deux hommes pose affectueusement sa main sur la nuque de l'autre.

On retrouve les deux hommes dans une voiture.

Axel, qui a une quarantaine d'années, est au volant. Côté passager, Jacques, soixante-dix ans, regarde la route. La voiture traverse des paysages qui annoncent la fin de la ville.

Jacques sort un carnet et un petit stylo argenté de la poche intérieure de sa veste et prend brièvement quelques notes. Puis il regarde à nouveau dehors. Et comme s'il terminait tout haut une longue phrase qui était restée muette :

JACQUES

Au moins c'était sobre, c'est ce qu'il fallait...

Il range son carnet dans sa poche.

L'autre jour le père de Jeanne m'a invité à déjeuner dans l'un des grands hôtels où il a ses habitudes. Le sommelier nous a fait goûter des vins extraordinaires. Il ouvrait des bouteilles les unes après les autres comme ça...

C'était d'un chic parfait.

Maintenant il est trop vieux pour conduire lui-même donc il m'a proposé de m'offrir sa Jaguar. C'est un modèle rarissime tu comprends, je t'en ai déjà parlé. Il est prêt à me la donner, c'est le geste d'un véritable ami à un homme de goût. Il m'a dit Jacques je ne vais pas vous la vendre, je vous la donne.

C'est une voiture fantastique, très élégante. Elle est d'une couleur subtile entre le gris et le vert.

Il se tourne complètement vers Axel.

Qu'est-ce que tu en penses ? Il s'en sert très peu, elle est comme neuve.

Rivé sur sa conduite, Axel ne réagit pas, alors Jacques poursuit.

Il prend toujours le train pour aller à Montfort, et l'avion pour aller à Porquerolles. Ils y descendent tous les étés avec sa femme, tu sais que tu es toujours le bienvenu là-bas, on y restera sans doute après leur départ, c'est plus tranquille quand ils ne sont pas là. Ce serait bien de passer un peu de temps ensemble, je t'invite.

Un temps, comme s'il attendait une réponse, qui ne vient pas.

En général ils n'y restent pas très longtemps. Mais le capitaine du bateau est sur place toute l'année bien entendu. Il y a tout ce qu'il faut, il suffit d'appeler la veille et la femme de ménage s'occupe de tout, elle prépare la maison, elle fait les lits.

À Montfort, il y a un jardinier à demeure pour s'occuper du potager.

C'est maintenant la pleine campagne. Axel regarde le ciel encore limpide qui embrasse l'horizon et dans lequel il voudrait peut-être disparaître quelques instants. Jacques ouvre la boîte à gants de manière purement mécanique, sans but, et avant même d'y chercher quelque chose la referme immédiatement. Le léger flottement entre eux est comme soutenu par le ronronnement du moteur. Et Jacques se tourne à nouveau vers Axel.

JACQUES

J'ai eu Sylvie au téléphone, elle m'a dit qu'elle t'avait vu, c'est vrai ? Pauvre Sylvie.

Ce que j'ai pu la tromper celle-là.

Dès que je faisais quelque chose elle me suivait partout, à chaque conférence elle voulait se mettre au premier rang, mais moi je faisais tout pour qu'elle ne vienne pas parce qu'il y avait toujours un groupe d'étudiantes qui m'attendaient, des filles toutes très jolies.

Un temps, comme s'il cherchait la suite.

Il y en a même une qui m'a suivi un jour jusqu'à chez moi. Elle avait pris l'habitude de s'installer au café où j'achète mes cigarettes, toujours à la même table d'où elle pouvait observer mes allées et venues. Elle ne me quittait pas des yeux. C'est assez plaisant d'être espionné par une jolie fille. Je n'ai pas essayé de lui résister.

Jacques est un instant complètement absorbé par son souvenir, comme s'il revivait la scène. Un sourire imperceptible flotte sur ses lèvres, presque impudique. Puis il revient à lui.

JACQUES  
Elle était un peu sottée.

Le visage d'Axel se ferme.

JACQUES  
Je t'ai dit que je rentrais d'un petit séjour près de Saint-Malo ?  
J'ai raconté à Jeanne que j'allais chez une cousine en Bretagne... enfin une cousine... je ne sais pas si je peux te dire qui c'est...  
C'est Anita. Tu te souviens d'elle ? Elle est encore parfaitement conservée, c'est vraiment une beauté. Et dire qu'elle était mariée avec ce con.  
Tu savais qu'il était mort l'année dernière ?

Mais lorsqu'il pose la question, Jacques ne prend plus la peine de chercher le regard d'Axel. Il sait que c'est inutile.

JACQUES  
Elle m'a invité pour quelques jours dans sa maison en Bretagne.  
Tu comprends, c'était quelque chose de se revoir après toutes ces années. Elle m'a dit qu'elle avait l'impression de n'avoir tout simplement jamais connu l'amour avant moi.

Le visage de Jacques se fait subitement sérieux, presque grave, comme pour contrebalancer l'énormité de ce qu'il vient de dire, et mieux la faire passer.

JACQUES  
Ses enfants sont grands maintenant, elle les a vraiment bien élevés. Comment va ta mère d'ailleurs ?

Il se tourne vers Axel et l'observe quelques secondes.

Je ne comprends pas qu'elle soit restée célibataire. En fait elle n'a jamais vraiment retrouvé quelqu'un après moi. Je crois qu'elle n'a pas bien accepté le fait que je parte avec Francesca en vous laissant tous les deux à Venise. Mais tu comprends, Francesca était irrésistible. Un vrai tableau de la Renaissance. D'ailleurs ta mère était la première à la trouver sublime.

Et devant le silence persistant d'Axel il passe à autre chose.

En rentrant de Bretagne j'ai dîné chez Nicole. Elle a ouvert un grand cru qu'on a bu, puis on est passés au whisky. On n'a pas vu le temps passer, et bon, et ça s'est terminé comme tu l'imagines.

Puis Jacques enchaîne, comme s'il n'avait plus le choix maintenant qu'il avait pris cette direction, qu'il s'entendait parler, une fuite en avant presque absurde...

JACQUES  
Tu sais que cette année, j'ai été invité aux États-Unis. J'ai accepté pour pouvoir me faire refaire les dents : ça va me coûter des milliers d'euros. J'ai le meilleur dentiste de Paris. Si un jour tu as besoin d'une adresse...

Il regarde un instant la route. Un camion à chevaux est en train de les doubler.

JACQUES  
J'ai quand même été l'enfant chéri du structuralisme.  
Un groupe de Coréens m'a contacté récemment. Ils ont monté une sorte de fan-club, je crois qu'ils étaient très impressionnés de me voir en chair et en os. *The legend*. Ils ont fait le voyage à Paris uniquement pour me rencontrer. Je ne pouvais pas leur faire plus grand honneur que de leur accorder ce rendez-vous.  
Ils ont pris des photos dans mon bureau.  
Tu vois, j'ai réfléchi à la façon dont je voudrais partir : je réserverai une suite dans un hôtel et je commanderai un repas de fête. Je ferai monter les meilleurs plats, des grands vins etc. Après avoir dîné j'avalerai des médicaments et je me coucherai. Et je ne paierai pas la note.

Axel jette un coup d'œil à l'aiguille de la jauge.

La voiture est garée devant une pompe à essence. Jacques est toujours assis côté passager et fume. Axel remplit le réservoir. Plusieurs clics signalent que le plein est fait. Il referme le bouchon.

JACQUES  
Je te laisse payer mon petit lapin.

Quittant la station-service, la voiture s'insère sur l'autoroute. À ce moment-là, une Jaguar gris-vert les dépasse rapidement.

Les deux hommes tournent la tête pour mieux la regarder et aperçoivent le conducteur, un jeune homme très diffé-

rent d'eux, dont le visage contraste aussitôt avec la figure du père.

JACQUES

Elle est belle quand même. Quelle allure...

AXEL

(n'y tenant plus)

Mais qu'est-ce que tu ferais d'une voiture de toute façon puisque tu ne sais pas conduire ?

Le père lève les yeux vers son fils, mélange de dédain et de surprise.

AXEL

Pourquoi est-ce que tu me racontes tout ça, alors que tu sais comme moi que c'est n'importe quoi ? Pourquoi est-ce que tu me bassines avec cette Jaguar ? Ça ne te dérange pas de mentir à ton beau-père en le laissant croire que tu vas peut-être accepter ?

Alors que Jeanne, sa propre fille, qui te sert de chauffeur comme moi, est bien placée pour savoir que tu ne conduis pas.

Quel est le bénéfice de ça ? C'est le plaisir du mensonge, c'est de la vanité ? Ou bien tu es comme un petit enfant qui répond oui parce qu'il n'ose pas dire non.

Tu vas jusqu'au bout de ton histoire, lancé dans ton système, en croyant que ta parole a par elle-même tellement de valeur qu'elle fait foi, comme si elle devenait la vérité.

Tu me racontes toutes ces salades depuis trente ans parce que tu sais très bien que je ne t'interromprai pas.

Tu jouis de ton autorité au sein de ce délire. Cela te permet de mesurer ton pouvoir. D'ailleurs ton pouvoir n'est sans doute que là.

Parce que tu ne t'es entouré que de gens qui ne t'interrompent pas et qui accèdent aux nombreuses conneries que tu es capable de raconter, alors même qu'ils n'en pensent pas moins, mais tu sais qu'ils ne te diront rien.

Tu laisses un poids chez les gens.

Tu n'es pas seulement lourd, tu alourdis les autres. Quand on te voit, après, on est plus lourd. Chaque fois que je te vois, pendant trois jours, après, ça continue à me peser, je suis obligé de me répéter dans ma tête un certain nombre de fois ce que j'aurais pu te répondre avant d'arriver à effacer l'effet néfaste que tu as eu sur moi.

JACQUES

Qu'est-ce qui te prend ? Tu as complètement perdu la tête.

AXEL

Ça fait un an qu'on ne s'est pas vus. Aujourd'hui c'est fini. Ça prend fin là, maintenant.

JACQUES

Je pensais que tu avais plus d'humour que ça.

Axel ferme les yeux un court instant, autant que la conduite le lui permet.

AXEL

Je repense quelquefois au jour où ce type très alcoolisé est monté dans le train. Tu t'en souviens ? Il emmerdait tout le monde, il faisait peur, il semblait prêt à en découdre avec le premier qui oserait se manifester. Il était tellement baraqué, avec tous ses tatouages, que les gens osaient à peine le regarder.

Et quand il est enfin descendu tu as dit quelque chose du style « s'il s'était approché de moi je lui aurais mis mon poing dans la gueule ».

Qui croyais-tu convaincre en disant ça ? Tu sais pertinemment que tu serais incapable d'un tel geste quoi qu'il arrive : tu ne t'es jamais battu et tu méprises les gens qui retroussent leurs manches. Tu n'as pas vraiment le profil du type qui se castagne ou qui va régler ses questions d'honneur dans la ruelle derrière le bar. Je te le rappelle au cas où tu l'aurais oublié à la faveur d'un improbable trou de mémoire.

À côté de cette brutasse tu avais l'air d'un freluquet. Alors, pourquoi avancer une telle ineptie ?

C'était si ridicule que tu aurais pu te faire rire toi-même, si tu avais eu le sens de l'humour.

Mon poing dans la gueule... ha ha !

Quand tu es venu voir ta petite-fille pour la première et la dernière fois d'ailleurs, elle avait déjà trois ou quatre mois. Il fallait au moins ça pour que ça colle avec ton emploi du temps. Tu l'as regardée l'air attendri, c'est tout juste si tu n'avais pas les larmes aux yeux, et tu as dit : dire que je ne la verrai pas passer son bachot.

Tu avais une occasion d'avoir un élan tourné vers quelqu'un, tu aurais même pu être content pour moi sachant ce que j'ai traversé pour avoir cet enfant, mais en disant cela c'est encore de toi que tu parlais.

Pour qu'on s'attendrisse, qu'on te plaigne, pour que déjà on se mette à te regretter.

Tu me reproches toujours de ne pas t'appeler mais quand on ne se parle pas, en fait, on se parle encore. Toi je ne sais pas mais moi oui, je sais que quand je ne te parle pas je te parle encore.

Je suis tout le temps en train de ruminer ce que je pourrais te dire, mais au moment où je t'appelle, avant que tu ne commences à parler de toi, tout cela s'évapore. Je n'ai jamais le temps d'aligner trois mots à la suite. Alors ça me fait des provisions pour la fois suivante.

Je ne te dis rien et ça réactive la machine pour les six prochains mois.

Je n'arrive pas à croire qu'aujourd'hui, le jour où tu enterrer ton frère, tu trouves encore le moyen de faire de l'œil à une fille dans l'église.

Tu dis toujours que quoi que tu fasses j'aurai toujours quelque chose à te reprocher, parce que tu es parti. Non, je ne te reproche pas d'être parti, je n'ai pas à te le reprocher, c'est ta vie. Ce que je te reproche c'est ta vanité. C'est le fait d'être contradictoire tout le temps, de ne pas arrêter de parler d'élégance et de grandeur d'âme, et de ne pas te rendre compte que tout ce qui sort de ta bouche est le contraire même. Cela finit par devenir vulgaire parce que tu ensevelis tout le monde sous tes histoires de cul dont on n'a rien à faire. Je ne suis pas ton camarade de chambrée. Tu n'as jamais pu assumer ta paternité, tu as toujours considéré tes fils comme n'importe quels autres hommes sur la terre, comme des concurrents potentiels.

JACQUES

Tu n'as strictement aucune idée de ce que j'ai traversé et enduré pour arriver là où je suis. J'ai tout donné à mon œuvre. Ta génération est devenue tellement conventionnelle.

AXEL

Dès qu'on dit un truc de travers tu menaces de ne plus être notre père. Et c'est ce que tu continues à faire : ma génération... ce n'est pas ma génération le problème, ce n'est pas une généralité le problème, c'est toi et moi, le père et le fils.

Oui... je sais, tu n'as pas connu ton père. Tu as manqué de modèle. Tu as toujours mis en avant cet argument, mais tu n'arrêtes pas de jouer les Dom Juan d'opérette alors que ta mère était bigote comme c'est pas permis et a passé sa vie dans les églises ; donc les modèles ça se découvre et ça s'invente. Ça peut s'inventer.

L'élégance. La grandeur d'âme...

Jacques a un mouvement d'agacement.

AXEL

Pour une fois, écoute ce que j'ai à te dire. Quand je suis venu te voir à dix-huit ans en te disant que je voulais écrire un roman, la seule chose que tu aies pu me dire c'est : prends un pseudonyme. Un pseudonyme ? Je n'avais jamais pensé à changer de nom. Je pense que c'est le genre de chose qu'on fait parce qu'on en éprouve la nécessité, pas quand quelqu'un vous le demande. Surtout si c'est la personne qui vous l'a donné.

Comme tu l'avais prédit, j'ai eu un petit succès quand j'ai commencé à me lancer dans la vie, et ça a fait plaisir à ma mère. Mais je n'arriverai sans doute jamais à me remettre de toutes tes petites phrases qui sonnent encore pour moi comme des malédictions, des vœux de ratage, des mauvais sorts. Je passe un temps infini à essayer de les surmonter. Ça prend une certaine énergie.

Je me demande pourquoi j'ai chaque fois tremblé quand tu menaçais d'être vraiment fâché et que tu me mettais en garde en disant : ne laisse pas les choses devenir irréversibles. Qu'est-ce que j'avais à perdre au fond ? Je continuais à m'accrocher à l'illusion que la prochaine fois tu serais peut-être devenu meilleur, que tu aurais changé pour devenir un père plus paternel.

Je me demande pourquoi je ne t'ai pas laissé proférer tes menaces sans crainte en te tournant le dos une bonne fois pour toutes, plutôt que de m'affoler comme je le faisais à chacun de ces ultimatums. Qu'est-ce que j'avais peur de perdre à la fin ? Ton amour, ton attention, ton héritage, tes bons conseils ? Je sais pourtant que je ne recevrai jamais rien de tout cela.

J'ai grandi avec une image fantasmée après laquelle je continue à courir, malgré la réalité qui ne change jamais. Peut-être parce que je garde quelques bons souvenirs malgré tout. Oui c'est vrai, je garde des bons souvenirs des vacances passées à la campagne dans cette maison qu'on te prêtait tous les étés, des soirées qui se prolongeaient et des conversations jusqu'au milieu de la nuit avec tes amis de passage. Je regrette l'insouciance qu'il y avait alors et à laquelle je repense à présent qu'elle a disparu. Ma génération n'est pas conventionnelle, elle est plombée. Elle essaye de s'amuser mais tout ce qu'elle voit autour d'elle est à pleurer. On s'amuse mais on rit jaune, on se réveille la peur au ventre, tout ce qu'on réussit à construire peut s'écrouler du jour au lendemain. J'y pense maintenant que c'est à mon tour d'emmener ma fille en vacances. J'y ai pensé sans cesse l'été dernier. C'est sans doute à cause de cela que je n'arrive pas à te haïr complètement. Les conversations animées, les rires. Quand on écoutait de la musique et qu'on se mettait à danser au milieu du salon après le repas. J'essaie toujours de te sauver. Et je le fais pour me sauver.

Tu me reproches de ne pas t'appeler plus souvent, de ne pas répondre à tes messages. Mais il te suffit d'appeler une fois de temps en temps pour me raconter tes histoires sans jamais faire un pas vers moi et ce que je suis pour avoir bonne conscience. Tu n'apprécies en moi que ce qui t'arrange, que ce qui va dans ton sens, te profite, te flatte. Un jour j'ai cessé d'être ta flatterie, ton faire-valoir, pour faire ma vie, pour me sortir de cette tyrannie que tu exerces depuis trente ans dans ton petit cercle. J'aurais préféré que tu partages autre chose avec

moi que ta vanité. J'aurais préféré ta faiblesse, ta vérité. Après t'être miré dans le cul des femmes, tu as vu que tu n'atteindrais jamais le succès dont tu as toujours été de plus en plus avide avec les années. Et cette domination fantasmée et frustrée que tu voulais exercer sur la terre entière, tu l'as reportée sur nous. L'idée qu'on puisse peut-être arriver à quelque chose que tu n'avais pas atteint t'a rendu fou. Quand j'ai fait mes choix, tu t'es détaché insidieusement, tu as instillé ton mépris au détour de chaque phrase, tes leçons de savoir-vivre complètement déplacées, tes remontrances. Pour nous briser. Pour compenser ce que la vie ne t'avait pas donné. Pas à la mesure de ce que tu attendais.

Ah oui c'est vrai, je ne sais pas ce que tu as enduré. Mais toi non plus, tu ne sais pas ce que j'ai enduré. Personne ne sait ce qu'a enduré personne. Personne ne fait le chemin à la place de l'autre. On ne parle pas de ça. On parle de ce que deux personnes peuvent faire ensemble quand ils sont unis par le sang et que l'une est censée montrer le chemin à l'autre et pas l'enterrer vivant sous ses propres peurs.

JACQUES

Ça m'ennuie de te voir aussi mal.

AXEL

Oui, comme ce jour où tu as consenti pour la seule fois de ta vie à me donner de l'argent de poche parce que ma mère t'avait supplié de le faire. On devait passer la journée ensemble. Mais bien sûr tu étais souffrant ce jour-là. Quand je suis arrivé tu m'as ouvert la porte l'air mourant et tu m'as fait entrer dans ton bureau et puis tu t'es immédiatement recouché sur le divan. Tu m'as laissé debout tout seul dans la pièce un long moment en silence et tu as fini par me dire : je suppose que c'est ça que tu es venu chercher, et tu as pointé du doigt une enveloppe que tu avais posée sur une étagère. C'était blessant de devoir aller chercher cette enveloppe à l'autre bout de la pièce. Quand je l'ai prise, j'ai compris que c'était l'argent de poche et tu m'as dit : tu auras l'élégance de ne pas compter devant moi. Et juste après : tu peux y aller maintenant, je dois me reposer.

Aujourd'hui j'ai le même âge que toi à l'époque. Et cette scène, elle s'est répétée sous différentes formes depuis. Pourquoi tu n'as jamais été capable de rien donner ? Comme si on t'arrachait le cœur ? Tu as toujours refusé l'idée même de faire un cadeau à tes enfants. Cette pensée t'ennuie. Ça ne te rapporte rien. Sauf s'il s'agit d'acheter des foulards en soie ou des gants à une nana quelconque évidemment. Ton égoïsme nous a rendus seuls et tu sais bien que tu seras bientôt seul toi aussi, complètement seul, ça ne peut pas finir autrement.

Tu sais quelle humiliation c'est d'être toujours dans cette position d'attente déçue ? Ce n'est pas difficile d'humilier un enfant. Il faudra que tu t'expliques ça un jour. Je te le souhaite. C'est toi qui as détruit en moi l'idée que tu pouvais être non seulement un grand homme mais tout simplement un père.

Je t'en veux de m'obliger à ne pas t'aimer. De contraindre un fils à ne pas aimer son père, parce qu'il s'aime trop lui-même. C'est monstrueux. Tu pourrais ne pas m'aimer, n'avoir pas d'affinités avec moi, c'est ton droit, c'est triste, mais ça arrive. Mais ce n'est pas le cas. Tu as toujours cultivé des liens, tu m'as même écrit un jour que tu m'aimais. Un fils aime son père, d'emblée, naturellement. Il se construit là-dessus. Tu as tout fait pour conserver cet amour que tu nies pourtant dans chacun de tes gestes. Pour dominer. Peut-être que tu ne t'aimes pas tant que ça, que parfois, quand tu es seul le soir, toi aussi tu te trouves pathétique et égoïste. Alors tu as recours aux autres, aux femmes, à moi, tout le monde dans le même sac, au même degré : tes enfants, les serveuses de restaurant, les admiratrices, les amis influents : tu utilises tout le monde avec la même désinvolture pour ton propre intérêt. Tu pervertis l'amour.

Contrairement à ce que tu crois, ce n'est pas ta grandeur qui t'a isolé, c'est ton mépris. Je voudrais sauver l'amour qui reste et les bons souvenirs. Les souvenirs innocents. Mais je ne peux pas. C'est trop tard. Moi aussi je vieillis. Alors on va porter ça tous les deux maintenant.

Les larmes d'Axel coulent comme malgré lui.

Ils se sont arrêtés dans un restauroute.

On les voit avancer le long des présentoirs, poussant leurs plateaux sur la glissière en métal. Le choix n'est pas immense. C'est un plat unique qui n'a pas l'air très appétissant. Jacques règle les deux repas.

Ils mangent. Ils mangent en silence comme pour reprendre des forces après avoir parlé, comme pour se reconstituer et partager enfin ce moment si trivial et vital.

Dehors, les voitures continuent à filer. Une jeune femme vient débarrasser la table à côté.

Axel sort fumer une cigarette. Il frissonne dans la nuit qui commence à tomber.

(D'après *Enfant chéri*, un scénario de court-métrage co-écrit par Bertrand Schefer, produit par 4 à 4. Tournage prévu à l'hiver 2015)